

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Gemma Tremblay

Volume 10, numéro 1 (55), janvier–février 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, G. (1968). Poèmes. *Liberté*, 10(1), 40–44.

poèmes

LES PROMESSES DE PIERRE

*Nous revenions en étrangers sur des ailes de vautour
samaritaines des puits secs
nous revenions sur les routes armées du pays
vers la mer des roseaux
au rythme des longues marches nocturnes
dans les lueurs de feu
et les rassasiements de manne des nuées
nous avons aimé ce rocher jusqu'au poids des avalanches
samaritaines lapidées de pierres quotidiennes
dépliant la nappe fripée des siècles sur les tables de loi*

*Nous sommes toutes les faims inespérées
toutes les soifs tendues sur la ligne d'horizon
nous sommes aussi le foment des guerres inutiles
les vies fichues des chemins taris
et la part des larmes dans la poussière
j'écris ma fidélité des mystères pressants
lourdes merveilles d'éclosion
quand les eaux rêches du torrent coulent dans nos côtes
au souvenir de solitudes longtemps habitées
souvenirs de saisons sèches
cris d'êtres bravant les genèses du monde*

*Les murs s'ouvrent sur des villes pavoisées
l'espérance tourne comme une idole au milieu des fêtes
vers la tente de réunion des tertres nébuleux
vers Celui qui d'une racine enfouie charge d'ombre le désert
gonfle son bras vengeur
je fais partie de ce peuple aux jours les plus longs de l'année
au temps des plus belles migrations
de tous ces pays d'écume violente de fleuves courants*

*Cette vie à outrance que la mort vient si près d'emporter
si près des lampes des convois solennels
vente funèbre marchés aux fleurs sur une fosse
à peine remuée
on perd ses Jésus dans le temple on revend ses tourterelles
les montagnes chancellent sur des tremplins sismiques*

LE VENT DES ILLUSIONS

*Je savais que l'ouragan de midi était en moi
crachant la fin des songes avec la violence du cratère
je savais que la parole m'était donnée
dont le vitriol atteindrait l'extrême limite du langage
on pressentit soudain le bruit de l'avalanche
l'oratorio tournait au cataclysme*

*Cette vie à la poigne des saisons
au chateau de pain moisi rompu à toutes les famines
ma voix éclate momie sous son globe de verre
je n'avais pas prévu ce refoulement de drapeau en berne
résolu cet assaut de flèches sur mes joies
l'arc du combat tendu démesurément aux quatre membres
j'ai des aubes crucifiées à chaque âge de mes illusions
mille chaleurs en croix
je vis oui je vis mais au prix de quelle atteinte à ma liberté
sur mon rire de rocheuses effondrées*

*Nous avons quitté les pavillons de vierges sages
ornés de lampes inutiles
ouvrant les yeux par tous les pores de l'esprit
le marbre inondé du lait lourd de nos seins gorgés
un vent de noroît ouvre ses portes de révoltes
quand nous aurons accompli ces périples périlleux
parachutés vers les êtres oubliés
trois cents clochers de ville nous darderont au coeur
demain le partage sera fait
sur nos fronts de neige amassée des saisons nostalgiques*

*Je rejoins mes cratères vers des sinaï de fortune
à chaque heure de pointe passe un frimas de regards perdus
n'ayant jamais tracé d'itinéraire précis
des lésions douloureuses parsèment mon coeur
mes images s'alignent sur des rails phosphorescents
pour quelle entrée en gare ces facéties
je baise les solitudes de robots
quand des visages familiers devraient fondre sur mes arrivées
qu'aurai-je à vous décrire ce train
souvenir d'un voyage à faire*

*J'ai cru un instant que la parole m'était donnée
j'ai cru que l'ouragan était en moi
c'était un reste de sève d'arbre monstrueux
giclant au long des racines de ce tronc d'incendie
long feuillage d'étouffement abattu dans la gorge
un arbre brûle jusqu'aux limites de ses branches
dans ma forêt de désirs*

*Des tiges d'enfance lèvent encor la tête
brindille trouvaille de fraise inusitée près des saules
quelle attisée de lâche essaye-t-on de ranimer
à peine la respiration d'un paradis artificiel
à l'heure où des mains fébriles
tournent avec âpreté les pages de mon cri quotidien*

ÉPAVE DES ÎLES ET DES EAUX

*O mer de cécité élément de vagues fluides tendues
vers mes bras de lassitude
je t'ai vue m'engloutir sur la terre des hommes
me récolter dans tes flots de chrysanthèmes
dans la parure de tes îles synthétiques
je t'ai reconnue à l'heure bleue de mes larmes
et j'étais la détresse au centre
le cerveau tournoyant la roseraie remplie d'amertume
je te voyais telle qu'inventée en moi-même
belle jusqu'à l'ultime noyade*

*Femme démunie de langage sur la mort du poète
si je ne sais plus l'image
je rêve de décrire le tumulte de ta robe
dans l'étendue de la folie et du vertige
avec cette encre en ivresse qui court sur le fleuve
un cri épouvantable meurt à l'horizon de mes désirs
un vent dur prolifère dans mes tempes
je suis l'écorchure sur le ressac l'absence et le naufrage
corps ballotté dans l'inégalité du combat
au choc inattendu de l'océan*

*Je trébuche étoile en impuissance de luire
beauté glauque sur mon dernier sommeil
jamais tes murs ne viendront à bout des ténèbres
le néant me saute à la gorge mugit comme lionceau
pourtant j'appelais la délivrance de ma chair
au matin des premiers vagissements
fleur solitaire égarée de cimetière*

Oui je surcharge mon poème du trop à dire
j'explose du trop plein de moi-même
Sur le calcaire en pleurs
je me fous des impropères des litanies massives
l'homme est trop faible pour t'avoir inventée
ô mer
plus tu grandis plus Dieu devient visible

Quoi dire qui vaille un franc de vérité
viens je raconte la mer dans ses longues nuits d'amour
viens je tends la bouée de tous mes récifs
étalant la tache d'huile et de sang
de mon coeur taillé
viens voir couler la pierre de mon corps
dans le dernier rond des ondes
comprendras la douleur de l'arbre sec :
lame de fond dans le sable de mes saisons blindées
tu boiras le dernier litre des larmes
humant la crête d'une fausse gaité sur tes lèvres
Ah viens du fronton de mes îles
viens t'engourdir dans la neige qui durcit
sculptant entre mes côtes galeries et stalagmites

POÈME DES BRIMADES

A chaque instant j'accélère le déronçage
des saisons dans mon être
de salle en salle de délivrance
j'entends le vagissement du poème
j'entends le cri fêlé de mes douloureux enfantements
que s'implante l'arbre prophétique
dans ce corps qui crépite
je vois monter mes racines aux yeux bouffis
sous le feuillage inviolé des visages
mon aube lèvera-t-elle en pays de tornade

Peuple ébruité comme feu de cheminée
brûlant jusqu'au matin toute approche de présence
membres calcinés sur les tisons noircis
ô matière qu'un jour je dépasse le monde
je vous crache mythes et fantômes
qui témoignez du mal de ma survie
sont envahis les murs secrets sous des roulis de mer
des trophées de libération prennent l'eau
ramant à côté du sillon de la joie

*Pendue à la corde de ma religion
je hais cette foi implantée en mon subconscient
cette foi impossible à renier
je ne crois plus aux chimères ni en la poésie
ô génies précaires qui surpeuplez ce pays
rythmant les "marches à l'amour" dans le cabotinage
cet âge de pierre est sans solage impuissant
à renflouer le navire
bélée de moutons de panurge de midi à la une*

*Me voici l'auteur de mes crucifiments
qu'on me parle de mon cri j'en connais la dimension
que l'angoisse se propage aux lignes de mes mains
déjà éclatent d'effroyables cratères
mon corps surgit comme un béton
je suis armée jusqu'aux dents*

*Mais ce cri n'a plus d'âme
ce mot prend l'apparence de l'écho
seul répond un trou de mémoire vaste d'océan
l'amour gît au poteau d'exécution
ma liberté range ses sentinelles*

*Où es-tu petit drapeau qui flotte
guenille au gré du vent fétu littéraire
dresse ton mât dans l'aventure humaine
balaye ces hordes de sangsues
profiteurs du silence
mon pays saigne comme une bête touchée
ô poètes naissez fumants et inédits*

GEMMA TREMBLAY